

Études d'histoire religieuse



Mario Brodeur, dir., *La basilique Notre-Dame de Montréal*,
Montréal, Les Éditions de la Fabrique de la paroisse
Notre-Dame, 2009

Jean Gould

Volume 76, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044776ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gould, J. (2010). Compte rendu de [Mario Brodeur, dir., *La basilique Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Les Éditions de la Fabrique de la paroisse Notre-Dame, 2009]. *Études d'histoire religieuse*, 76, 161–162. <https://doi.org/10.7202/044776ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ne concerne pas que la rupture spatiale. Pour Fleur Fleury, le « cimetière est un espace étranger [...] qui ne saurait appartenir aux vivants » (p. 188). Quelle interprétation doit-on alors donner aux soins mis par les hommes à édifier des lieux voués à recevoir leurs restes ? Plus prosaïquement, les cimetières sortis des villes lors de leur construction sont, aujourd'hui, encerclés d'habitations. Doit-on pour autant conclure que les vivants se sont rapprochés des morts ? Serge Gagnon note les modifications apportées « à la mise en scène de la mort ». Il les attribue à la marchandisation de celle-ci, comme un fruit de l'économie marchande (p. 154). Mais ne pourrait-on pas également prendre en compte une plus grande affirmation de la dignité de l'individu et du respect qu'on lui accorde ? À preuve, les caveaux de familles et les monuments funéraires qui sont bien souvent des œuvres d'art.

Ce rapide survol d'un document riche d'idées, magnifiquement illustré de surcroît grâce à François Brault, ce qui le rapproche d'un livre d'art, n'a pas tout dit. Le lecteur en a encore beaucoup à découvrir.

Jean Roy

Université du Québec à Trois-Rivières

Mario Brodeur, dir., *La basilique Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Les Éditions de la Fabrique de la paroisse Notre-Dame, 2009.

La basilique Notre-Dame de Montréal est un beau livre, de peu de mots et de beaucoup d'images, un luxueux objet. Sous la direction de Mario Brodeur, cohabitent le récit en six moments de Colette Tougas, treize notes d'érudits, de conservateurs et de professeurs, ainsi qu'une riche iconographie composée de gravures d'époque et de photos contemporaines d'une rare pureté esthétique de Normand Rajotte.

La paroisse Notre-Dame n'est pas une paroisse comme les autres. Son église située dans le Vieux-Montréal est intimement liée à la fondation de Ville-Marie et à la présence des prêtres de Saint-Sulpice en Nouvelle-France. Maisonneuve voulut construire l'église en bas, Saint-Sulpice sur une hauteur, elle le fut ainsi. La seigneurie de Montréal leur fut concédée sous Louis XIV, ainsi que la cure perpétuelle de Notre-Dame. Son territoire même se confondait jusqu'au milieu du XIX^e siècle à celui de Montréal. Cette présence sulpicienne a donc traversé cinq siècles.

La basilique actuelle date de 1829, elle fut construite en face de la place d'Armes en perpendiculaire de la précédente église, qui était située dans l'axe de la rue Notre-Dame. Les circonstances de sa naissance laissent perplexe. Pourquoi fut-elle construite dans un style néo-gothique ? Deux éléments de réponse nous sont proposés. Certains marguilliers voulaient une grande église, vision d'un architecte et plutôt que d'un maître maçon comme

l'église Saint-Jacques, et qui rivaliserait avec Paris, Londres et New-York. Un marguillier enrichi dans le commerce des fourrures alla à New-York pour y quérir un architecte. Ce fut un Irlandais protestant, James O'Donnell. Un deuxième élément de réponse tiendrait à l'influence de l'église du Séminaire Sainte-Marie de Baltimore construit pour Saint-Sulpice par un émigré Français dans le style néo-gothique, qui transmet l'émotion et qui devint dominant au XIX^e siècle avec le romantisme.

Œuvre toujours en devenir, l'église Notre-Dame sous la cure de Monsieur Rousselot, un Français, se pare, près de cinquante ans après sa construction, d'un retable de quatre-vingt pieds de haut et d'une décoration aux reflets bleus inspirée de celle de la Sainte-Chapelle récemment rénovée sous le Second Empire. Ainsi le grand vitrail du chœur fut muré et furent percées trois fenêtres dans la voûte. Ce travail fut confié à Victor Bourgeau, un architecte canadien. Lors du centième anniversaire en 1929, le curé Olivier Maurault, ami des arts, commanda le dessin de vitraux à Ozias Leduc. Les nombreux vitraux de l'église témoignent de la diversité des origines des œuvres d'art, voire de la basilique elle-même. Plus tard, l'incendie de la chapelle en 1978 obligea à reconstruire selon de nouveaux plans tout en préservant ce qui en restait. La basilique connut trois orgues, l'actuel Casavant, qui date de la fin du XIX^e siècle, fut restauré et augmenté pour en faire un des plus imposants instruments de Montréal.

Dans le grand récit, on nous présente Notre-Dame au «service des Montréalais». Analyse historique ou réécriture de l'histoire? Elle fut avant tout l'instrument de l'orgueil de Saint-Sulpice, qui l'imposa par sa volonté opiniâtre comme la seule église paroissiale de Montréal jusqu'en 1866. Paradoxalement, c'est au moment où sa fonction paroissiale s'estompe qu'elle devient un bien culturel, objet de conservation et le lieu des funérailles nationales. Au même moment, le Vieux-Montréal troque sa fonction de cœur commercial et financier pour celle de centre touristique. Si elle demeure un lieu de rassemblement et surtout une visite touristique incontournable, elle n'a jamais été un lieu de ferveur populaire à l'instar de l'Oratoire Saint-Joseph.

Temple de Dieu, Notre-Dame abrite des richesses artistiques, elle témoigne de la pédagogie par l'image et par la beauté. Elle est issue d'un curieux métissage entre une architecture anglo-saxonne et canadienne, ainsi que du travail d'artistes et d'artisans canadiens et français. L'exemple à cet égard le plus parlant : les vitraux. Ni monographie ni guide touristique, *La basilique Notre-Dame de Montréal*, est un livre de méditation où la beauté de celle-ci irradie tout au long des pages.

Jean Gould
Montréal